



DIRECTION MUSICALE : CLÉMENT MAO - TAKACS

• CONCERTS 2016 •

ESQUISSES ET SOUVENIRS



CREDIT PHOTO : © SCHALTZMANN

DEBUSSY • LISZT • MAHLER • SRIABINE • SIBELIUS • WAGNER

TEMPLE SAINT MARCEL
24 RUE PIERRE NICOLE • PARIS 5

SAMEDI 5 MARS 2016
20 H

ENTRÉE LIBRE
(LIBRE PARTICIPATION AUX FRAIS)

DURÉE DU CONCERT : 70 MINUTES SANS ENTRACTE

La musique des points de suspension

Aleksi Barrière

« L'auteur offre à l'interprète une œuvre à achever. »

Umberto Eco, *L'Œuvre ouverte*

Le bruit court que nous vivons une époque où les grands récits sont morts. Les bannières qui appellent à l'émancipation des opprimés, usées d'avoir été trop brandies, seraient en lambeaux, et les Lumières qui promettaient un ordre nouveau, conquis par la pensée sur l'arbitraire, seraient éteintes.

Tout mythe de la décadence a son âge d'or. Où trouver le nôtre ? La génération des maoïstes repentis baisse les yeux, et nous demande de regarder plus loin. Leurs parents sont hantés par le spectre des milices et de la défaite de la démocratie qui a enfanté les monstres. Mais derrière eux, un crépuscule rassurant semble briller pour satisfaire notre besoin de nostalgie. On est libre d'y voir les ors de la vieille République, celle de la laïcité et de l'école pour tous, du parlementarisme vertueux et de l'unité nationale – ou les feux de l'internationalisme qui embrase toutes les classes de la société, des syndicats confédérés, de la journée de huit heures enfin conquise, du temps où l'on pouvait tout faire sauter pour des idéaux. Chacun y trouve son compte : voilà une époque où l'Histoire filait comme une flèche, où tout était à construire ou à démolir, où toutes les portes étaient encore ouvertes et pouvaient être claquées.

Wagner a fait ériger un théâtre à la hauteur de ses ambitions, il ressuscite dans *Parsifal* la tragédie grecque et le mystère médiéval, il célèbre en grande pompe les noces du Christ et de Bouddha, de l'Occident et de l'Orient, le drame musical total

va régénérer l'humanité. Scriabine veut réunir tous les arts dans une grand-messe qui s'adresse simultanément aux cinq sens et nous relie à la pulsation grandiose du cosmos. Sibelius fait chanter en chœur le printemps de son peuple : chacun parlera librement sa langue et dansera les danses de ses ancêtres, tandis que la machine à vapeur abolit la distance entre les villes et les continents et promet une rayonnante confraternité respectueuse des identités. Notre destin s'annonce sublime, et il a pour flambeau un art sûr de sa mission, celle qu'avait annoncée Franz Liszt au début du siècle, qui voulait fédérer musiciens et poètes partout en Europe autour d'une transformation du monde par la culture.

Et pourtant, tout s'enlise et pourrit. Les chauvinismes, les chapelles, les écoles, les partis, les égos sont trop forts. La science qui devait offrir un horizon unique vers lequel tendre semble donner raison à tout le monde, y compris aux racialisés et aux eugénistes. On ne parvient pas à s'accorder ni sur les fins, ni sur les moyens. Les anarchistes et les communistes divorcent. On ne voit plus partout que des compromis, c'est-à-dire de la politique. On se dégoûte de collaborer à un tel monde, on se réfugie dans les poses du décadentisme qui semble la seule façon de ne pas devenir hygiéniste et spéculateur. Tout est névrose, y compris Wagner, trop pompeux, trop prussien, trop gigantesque pour être imité. Ses disciples n'arrivent pas à écrire de nouveaux opéras. Les nationalismes se crispent dans les conservatismes. Les sons et les couleurs ne se laissent pas réunir sur le même clavier. On est forcé de reconnaître que le monde électrifié des frères Lumière est plongé dans la nuit d'une crise mystique.

Un contre-courant émerge, qui veut travailler à la lisière du silence. Les mots sont menteurs, il faut les manipuler avec précaution. Les opérettes et les marches impériales couvrent le bruit des bottes, il faut raffiner les sons comme des essences précieuses et tendre l'oreille. Les lois de l'hérédité et les rayons X ne lèvent pas le voile du réel, ils suggèrent l'ampleur de mystères qui nous dépassent et que nous ne pouvons explorer que lentement et fastidieusement. Les rêves nous permettent d'entrevoir une

nature sauvage et inconnue en nous-mêmes. De toute chose nous ne voyons jamais qu'un fragment dont il faut avec prudence chercher l'autre moitié cachée et invisible, car tout est symbole. Mallarmé invente en son Cénacle une société alternative où l'on expérimente des manières de parler du monde, où les sujets courent du Palais-Bourbon à la mode, de *Hamlet* aux spectacles de foire, où l'on palpe doucement les doublures du langage, des images et des perceptions. On n'est pas encore sémioticiens, mais on est symbolistes.

Ce mouvement, qui est parmi les plus difficiles à décrire et circonscrire dans l'histoire des arts, et logiquement un des moins bien compris et aimés, a culminé dans de grandes œuvres, closes et définitives, mais il n'est pas indifférent de lui rendre ce soir hommage par une constellation d'esquisses, de pièces de circonstance, d'annotations marginales, voire de fonds de tiroirs. Le fragment est par excellence le format de la crise des grands idéaux et des grands projets, et la musique de chambre est ce qui se rapproche le plus de la conversation des amis de cœur et d'esprit qui refont entre eux le monde. Et quand il ne rêvait pas à d'impossibles théâtres, Mallarmé écrivait de la poésie sur les éventails de ses proches.

Toute la musique n'appelle pas le grand soir. Wagner a composé pour divertir les puissants, et pour dire son amour à sa femme. Glaçants, quoique écrits dans la même encre que *Parsifal*, les accords minimalistes de son *Élégie* retentissent sans écho dans le désert d'un monde qui ne signifie rien, et l'hommage que lui rend sur sa tombe Franz Liszt, lui-même arrivé à l'autre bout de sa course à travers le siècle des révolutions, n'est pas moins dépouillé, ou plutôt démuné et perplexe face à l'avenir de la musique et des hommes. Sibelius peint des tableaux sans personnages, des scènes comme en rêvait Maeterlinck, loin des bruits des villes et des cercles militants. Seuls devant leurs instruments, Debussy et Scriabine composent des préludes qui ne préludent à rien. Il faut écrire aussi de la musique en points de suspension, qui ne soit

pourtant pas pleine des maniérismes que permet ce signe typographique dans la mauvaise littérature et chez les journalistes.

Le monde exclamatif où nous vivons n'est pas très différent de celui qu'affrontaient ces musiciens. Ceux-ci nous apprennent à détester les tours d'ivoire, le flou artistique, l'éclectisme facile, les effets d'annonce, le vague à l'âme complaisant, autant que l'utilitarisme et le l'individualisme, au profit du dosage minutieux, des mélanges fertiles, des frontières finement effacées, de l'écoute alerte et attentive, de la mémoire sensible, de l'auscultation de l'inconnu et de ce que l'on croit connaître. Nous leur tendons l'oreille parce qu'ils nous soumettent des suggestions, des exercices et des labyrinthes, nous invitant à faire nôtres leurs méthodes – à la manière des orchestrations de Clément Mao-Takacs qui sont une relecture et une suggestion, c'est-à-dire un geste symboliste, ce qu'est aussi l'acte même de les jouer aujourd'hui, qui n'est que la meilleure manière de créer dans le tumulte de nos vies un profond silence que l'on va délicatement perforer.

Si l'on voit le monde comme une accumulation de symboles, tout morceau brisé est une clef orpheline. Peut-être en avons-nous besoin, plus que des grands discours unificateurs dont nous pleurons la disparition, pour trouver en nous des serrures cachées.

/ Mars 2016